

J'aime le sport parce que j'aime la vie [suite]

Autor(en): **Evtouchenko, Evgueny**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **24 (1967)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

J'aime le sport parce que j'aime la vie (suite)

Evgueny Evtouchenko

Je me suis moi-même mis au sport relativement tard. J'ai grandi au sein d'une famille paysanne, dans un village sibérien appelé Zima, et pour des gens qui passent leurs journées à tirer de lourds sacs et à abattre des troncs pour la construction des navires, il paraîtrait bizarre qu'on puisse améliorer sa forme physique au moyen d'exercices particuliers.

Va-t-en, esprit mauvais !

Je me souviens de ce visiteur venu de Moscou pour nous voir. Au matin, il commença à se comporter de façon étrange pour un homme dans la force de l'âge: sortant dans la cour, il se mit à sauter et à s'accroupir en agitant les mains, sans rime ni raison. A l'époque, je ne compris pas que ce qu'il faisait était connu sous le nom de gymnastique, et je pensai que notre hôte avait perdu la raison. Ma grand-mère jugea de même. Elle se signa superstitieusement en direction de notre visiteur et, tentant d'exorciser le démon qui l'habitait, murmura: « Va-t-en, esprit mauvais ! »

Enfant, je travaillais aux côtés des adultes: nous faisons flotter les troncs au long des rivières de Sibérie. C'était, naturellement, un travail très dur, mais c'était aussi un sport, un sport remarquable et magnifique pour ceux qui n'avaient pas peur. Mais je souffrais d'une imperfection: je ne savais pas nager, ce que je cachais soigneusement à mes amis. Et le matin de très bonne heure, victime de ma vanité, je descendais à la rivière et tentais d'apprendre tout seul à nager. J'essayais tous les styles, conformément aux directives de mon manuel — la brasse, la nage sur le dos et le crawl — mais le barbotage restait le seul que je pratiquai spontanément. Finalement, c'est la vie qui se chargea de m'instruire.

(...) Maintenant, je suis dans les meilleurs termes avec l'élément liquide. Je peux nager dix ou quinze kilomètres d'affilée. La brasse reste ma nage préférée. En Yougoslavie, j'ai appris à faire du ski nautique; c'est un des plus beaux sports qui existent. J'aime me cramponner à la barre pour me pencher en arrière jusqu'à ce que ma tête touche presque l'eau, et voir le ciel et la mer se fondre en un tourbillon écumeux.

J'aime la rame et surtout le canoë, mais un sport nautique me paraît nettement au-dessus de mes possibilités: c'est le surf. Au printemps dernier, en Australie, je me suis arraché toute la peau du ventre en tentant d'utiliser une de ces damnées planches. Je n'arrive jamais à me tenir droit et à garder mon équilibre. Ce n'est peut-être qu'une manifestation de mon incapacité totale à trouver un équilibre dans l'existence. (...)

Poète ou footballeur ?

De toute façon j'adore l'eau et tout ce qui s'y rattache, exception faite des noyés, des crampes et des requins. Un mot sur le football. Ce sport a joué un grand rôle dans mon existence et je suis prêt, en signe de gratitude, à embrasser le ballon sur ses joues rebondies. Lorsque j'ai commencé à jouer, une boule de chiffons ou, parfois, une boîte de conserve nous tenait lieu de ballon.

Mais plus tard l'objet véritable, fait de cuir, apparut parmi nous. Je faisais l'école buissonnière pour aller retrouver les copains dans un coin tranquille, et nous jouions pendant des heures, jusqu'à l'épuisement. Nous construisions généralement les buts à l'aide de piles de cartables où gisaient les livres devenus inutiles. Je jouais avec des gars de notre groupe d'immeubles, équipe qui devait donner par la suite plusieurs foot-

balleurs célèbres. A l'époque, je n'aurais certainement jamais parié que je deviendrais poète: je ne me voyais d'avenir que sur un terrain de foot.

(...) J'ai joué au football jusqu'à seize ans. Je devins « avant »: un brillant avenir dans le foot s'ouvrait à moi. Mais c'est alors que je publiai mes premiers vers qui — comme par hasard — avaient pour sujet le sport. Et c'est ainsi que ma vie bifurqua: j'abandonnai le vaste champ du terrain de foot pour les étroits corridors enfumés des maisons d'édition où mon expérience de l'esquive et du blocage des penalties se révéla fort utile en de nombreuses occasions.

J'ai baissé mon fusil

Avec quels autres sports suis-je familier ? J'aime la chasse, si l'on peut considérer ça comme un sport. Pour être franc, ma façon de chasser est entravée par une sentimentalité quelque peu exagérée. Je suis au comble de la douleur à la vue des animaux et des oiseaux morts, et au comble du dégoût vis-à-vis de moi-même, l'auteur de ces carnages. Mais il est une sorte de chasse qu'on peut véritablement considérer comme un sport. Je veux parler de la chasse au coq de bruyère, pendant la saison printanière des amours. (...) Courir ainsi à travers les branches qui vous giflent au visage et les piqûres des insectes, l'oreille tendue vers cet appel amoureux au rythme sans cesse changeant, donne un extraordinaire sentiment de primitive union avec la nature. A l'une de mes premières chasses, après avoir couru comme un fou entre des arrêts avoisinant la demi-heure, j'aperçus l'oiseau trônant royalement sur une branche: il se détachait sur la tenture orange que lui faisait l'aube, étincelant comme un morceau de charbon, étalant sa queue comme un paon, sifflant son chant d'amour à gorge déployée. J'abaissai mon fusil. (...)

Si je n'avais pas été un athlète...

Comme je l'ai dit plus haut, j'avais été stupéfié, enfant, par l'étrange visiteur venu de Moscou qui s'adonnait à la gymnastique. Mais la gymnastique est devenue aujourd'hui ma plus sûre alliée. (...) Peu importe la fatigue que j'ai pu ressentir auparavant, peu importe l'heure à laquelle je me suis couché, peu importe la quantité d'alcool ingurgité la veille, je fais, tous les matins, mes exercices.

Quel que soit le temps, je sors avec mon épagneul noir, Fedka, et nous courons ensemble sur deux ou trois kilomètres et, l'hiver, nous nous roulons ensemble dans la neige. Après quoi je rentre à la maison et m'exerce pendant quarante minutes environ avec deux petites massues en bois (...). Je fais généralement ça en musique, Et puis, je me mets au travail.

En bref, j'aime le sport parce que j'aime la vie, et le sport est une des joies fondamentales de l'existence. La vie n'est pas très généreuse dans les joies qu'elle nous dispense: il faut les prendre de force. Et pour prendre les choses de force, il faut un esprit alerte et des muscles forts. Pour parler symboliquement, je peux dire que si je n'avais pas été un athlète, j'aurais succombé depuis longtemps aux nombreux coups que la vie assène, tôt ou tard, à chacun de nous.

Même sans s'exprimer par symbole, la chose reste vraie. Il y a un an, je rentrai tard le soir à travers les sombres ruelles de Palerme, lorsque trois charmants garçons m'abordèrent avec des couteaux siciliens, un peu moins charmants. Si je n'avais pas été un athlète, vous ne liriez pas mon histoire aujourd'hui.

Tiré de « Le Nouveau Candide »